

1. Hécatombe

Jeudi 6 juin, 6 heures du matin

L'homme qui marchait sur le sentier avait préféré venir randonner seul dans le parc de la Vanoise. Pas besoin de faire de pause quand ça n'était pas nécessaire, pas besoin de parler non plus. Sa femme n'avait pas protesté, elle était même contente pour lui. De toute façon, elle ne pouvait pas prendre de vacances avant l'été et leurs deux enfants allaient encore à l'école. Ce n'était pas une pause dans leur couple, il lui fallait simplement voir autre chose que le métro, les buildings et l'hystérie de la vie parisienne. Il avait choisi le début du mois de juin en sachant qu'il allait croiser moins de monde qu'en pleine saison. C'était ce qu'il cherchait, l'oxygène, la majesté des Alpes, les panoramas à couper le souffle. Parfois, les crêtes étaient étroites et les falaises abruptes, mais il en connaissait les dangers. Après avoir pris le temps d'admirer le lever du soleil, il retira sa veste jaune fluo pour l'accrocher à son sac à dos. S'il voulait prendre des photos de marmottes, de bouquetins ou de chamois, autant ne pas se faire repérer à des kilomètres.

Dorigny, Savoie, 8 h 20

Plus bas dans la vallée, la vie battait son plein à l'heure où l'unique école élémentaire accueillait ses premiers élèves. Depuis quelques jours, il faisait beau et les températures avaient grimpé de plusieurs degrés. Si les prévisions des anciens se confirmaient, l'été promettait d'être caniculaire. Devant le poste où il officiait, le capitaine de gendarmerie Michel Desnoyers buvait son café en admirant un paysage dont il ne se lassait pas.

Depuis deux ans, le département s'était porté volontaire pour tester une nouvelle disposition géographique des effectifs. Durant les vacances d'hiver et de juin à septembre, des binômes tenaient des postes ouverts dans les villes jugées trop reculées dans la montagne. Cela permettait de garder le contact avec une population quintuplée pendant les vacances, et de réagir au plus vite dès qu'un incident survenait. Auparavant, il fallait une demi-heure pour qu'une équipe monte de Val d'Arroz, la première ville importante située plus bas dans la vallée. Bien trop long pour être efficace. Desnoyers habitait un chalet en contrebas de Dorigny et s'était logiquement porté volontaire, tout comme Paula Consigny, jeune lieutenant de 30 ans, qui y vivait depuis toujours.

Une route principale traversait la ville dans la longueur avant de filer vers l'Italie. Sur les mille six cents habitants qui y vivaient à l'année, la grande majorité avait repris l'activité familiale, dans le commerce, l'élevage, le tourisme ou parfois l'industrie ; depuis peu, la ville se modernisait : un labo de recherches pharmaceutiques s'y était installé et plusieurs promoteurs immobiliers avaient mis des sommes folles sur la table de l'ancienne maire

pour emporter le marché. Alain Billard, issu d'une des plus vieilles familles, avait été élu pour l'empêcher de défigurer Dorigny à coups d'immeubles pour touristes. S'il n'avait pas pu faire annuler la construction d'un complexe hôtelier en centre-ville, le coup d'arrêt à l'investissement sauvage avait été manifeste. Mais ce qui posait problème se trouvait à l'entrée de la ville : modernes et anciens s'accordaient pour condamner l'ouverture des *Hirondelles*, un centre de soins psychiatriques. Pour les uns comme pour les autres, Dorigny n'avait pas vocation à accueillir tous les fous de la région. Élias Letourneur, psychiatre originaire de Lyon, vivait là depuis la naissance de sa première fille, âgée maintenant de vingt ans ; il s'était parfaitement intégré dans la collectivité, mais, du jour où il avait ouvert son unité psychiatrique, il avait vu sa cote de popularité dégringoler rapidement. C'était pire depuis quelques jours où trois décès étaient à déplorer. Une femme s'était noyée dans sa piscine et on avait retrouvé deux adolescents morts étouffés après un jeu du foulard qui avait mal tourné. La première était une de ses patientes, les deux autres faisaient partie du club d'escalade qu'il animait. Le simple fait qu'il les connaisse tous les trois avait suffi à créer la rumeur d'une prétendue responsabilité. Avant de devoir s'en mêler, le capitaine Desnoyers faisait confiance aux Dorinois pour l'étouffer rapidement. La saison d'été promettait de redonner le sourire à tout le monde, beaucoup ayant un gîte à louer ou un commerce à faire tourner. Pourtant, lorsque son portable sonna et qu'il lut le nom affiché sur l'écran, il sut que l'horizon était en train de s'assombrir.

– Oui, Paula ! Que se passe-t-il ?

– On vient de retrouver Éric Lesueur dans son garage. Apparemment, il s'est suicidé avec les gaz d'échappement de sa voiture.

La jeune femme connaissait presque tous les habitants, un atout pour régler les conflits ; lorsqu'il s'agissait de constater un décès, c'était un crève-cœur. Desnoyers accusa le coup lui aussi. Éric Lesueur, courtier en assurances, était plus jeune que lui, mais ils avaient partagé de bons moments sur les pistes de ski ou à la terrasse des bars. C'était le quatrième suicide en moins d'une semaine, de quoi inquiéter la population. Un détail risquait même de compliquer les choses.

– Tu sais si Letourneur l'a eu comme patient ?

– Aucune idée ! Je lui poserai la question.

– Appelle plutôt le légiste ! Je vais passer le voir.

Paula voulut protester, non qu'elle rechignât à gérer la partie administrative du métier de gendarme, mais parce que c'était l'occasion de passer un moment avec le psychiatre. Afin de ne pas éveiller de soupçons sur la relation qu'elle entretenait avec lui, elle se ravisa.

Grande-Rue de Dorigny, 10 heures

« Tout est déjà écrit, pauvres pécheurs ! Ni vous ni personne ne pourra l'empêcher. Le doigt de Dieu est sur nous, il nous désigne et nous mourrons tous ! »

– Rentre chez toi, Maurice ! On n'a pas besoin de toi pour mettre de l'huile

sur le feu !

– Par le feu, certains périront ! Les autres seront noyés ou s'étoufferont avec leurs péchés !

Il n'avait pas fallu une heure pour que la nouvelle du suicide de l'assureur se répande en ville. Paula était d'ordinaire patiente avec Maurice. Le vieil homme était un peu fou, un peu anarchiste, un peu prédicateur quand ça le prenait, mais il n'était pas méchant. Il faisait partie du folklore, on venait parfois de loin pour écouter les sermons qu'il débitait devant le monument aux morts. Après ce quatrième décès, Paula n'avait aucune envie de l'entendre discourir. Elle aussi commençait à penser qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Élias Letourneur avait bien suivi Éric Lesueur comme patient, mais cela remontait à plus d'un an et il était inconcevable qu'il soit responsable de son suicide. Pas plus que de celui des deux ados ou de la femme retrouvée noyée dans sa piscine. Cela n'empêchait pas les gens de cancaner dans les magasins, les bistrot, sur les trottoirs ou depuis les balcons. Comme partout, Dorigny avait ses commères.

Paula arrivait devant le bureau de poste lorsqu'elle reconnut Patricia, la nounou qui l'avait gardée quand elle était bébé. Les années s'étaient écoulées sans que leurs liens se relâchent. Après l'avoir embrassée, l'ancienne assistante maternelle ne tarda pas à livrer le fond de sa pensée.

– Maurice n'a plus toute sa tête, mais ce n'est pas normal, ce qui se passe en ce moment.

– On cherche, Patricia, mais je t'avoue qu'on est un peu dépassés.

– J'ai entendu des rumeurs...

– Le docteur Letourneur n'y est pour rien.

Patricia sourit avec cette bienveillance dont elle ne s'était jamais départie. Elle savait tout de Paula, même ce qu'elle essayait de cacher.

– Je ne parle pas de ces rumeurs-là.

Paula vérifia que personne n'était assez près pour entendre ce qu'elle avait à dire. En ce jour de marché, lieu où se colportaient la plupart des ragots, la rue était quasi déserte.

– Le nom d'Eugène est revenu plusieurs fois.

– Eugène ? Il n'y a pas plus pacifique !

Depuis trois ans, une secte, baptisée *Cercle du Soleil*, s'était installée dans la montagne, au pied du pic du Lothar. Elle comptait une trentaine d'adeptes vivant en autarcie, sous la direction d'Eugène, un ancien instituteur. Jusqu'ici, ils n'avaient jamais causé le moindre problème.

– Tu sais ce qu'on dit à propos des chiens dont on veut se débarrasser ?

– Qu'ils ont la rage, oui, mais c'est complètement idiot !

– Certains parlent aussi du labo pharmaceutique.

Paula ouvrit de grands yeux, incapable d'imaginer le lien avec les derniers suicides.

– Ils auraient fabriqué un médicament qui rend dépressif.

– C'est encore plus crétin !

– C'est le principe des rumeurs. Plus elles sont énormes, mieux elles

voyagent.

Patricia avait raison, c'était ainsi que cela fonctionnait, au mépris de toute logique et du bon sens qu'on attribuait généralement aux montagnards. Il allait falloir rester vigilant afin d'éviter tous débordements et, en priorité, trouver les causes de ces suicides pour couper court aux rumeurs.

Vendredi 7 juin, 14 heures

Une centaine de personnes s'étaient réunies autour des deux cercueils qu'on s'appropriait à mettre en terre dans le nouveau cimetière. Beaucoup d'ados avaient séché les cours pour rendre un dernier hommage à leurs amis. Personne ne comprenait comment le jeu du foulard avait pu les tuer tous les deux en même temps ; selon les connaisseurs, il y en avait toujours un pour servir d'assistant, au cas où l'autre perdait connaissance.

Élias Letourneur était présent, entouré de ses deux filles. Sa présence montrait qu'il n'avait rien à se reprocher et qu'il était triste, comme tout le monde. Jusqu'ici, aucun des parents ne lui avait fait le moindre reproche.

Lorsque le père Ferrand s'approcha pour prononcer l'oraison funèbre, les regards étaient humides, parfois hébétés ou simplement vides. Que l'on soit croyant ou pas, la mort des deux adolescents restait une tragédie inacceptable. C'est dans le silence du recueillement qu'une énorme déflagration ébranla soudain l'assemblée. Très vite, les montagnes qui entouraient la ville firent caisse de résonance, amplifiant le vacarme.

– Là-bas, de la fumée !

– C'est pas en ville, c'est plus haut !

Tous les regards convergèrent vers le nuage noirâtre qui s'élevait dans le ciel. Sans perdre un instant, Paula fonça vers la sortie du cimetière tout en sortant son portable pour appeler le capitaine Desnoyers. Le SUV de fonction était tout près, elle serait sur les lieux en moins de deux minutes. Au moment de démarrer, le répondeur lui indiqua qu'elle pouvait laisser un message après le bip. Ce n'était pas normal, il n'y avait pas eu la moindre sonnerie et Desnoyers ne coupait jamais son téléphone lorsqu'il était en service. Elle essaya d'appeler au poste, sans plus de résultat.

Dans la rue principale, des dizaines de personnes étaient sorties de chez elles ou se tenaient à leur fenêtre, les yeux tournés dans la même direction. Paula ralentit à peine en passant devant le poste de gendarmerie. Ne voyant pas la jeep du capitaine, elle comprit qu'il devait être en route vers les lieux de l'accident. S'il y avait un nouveau drame à déplorer, la situation allait devenir ingérable.

Sirène hurlante, le SUV filait en direction de la fumée noire que dégageait le sinistre. Plus Paula se rapprochait, plus elle comprenait ce qui avait explosé et l'impact que cela aurait sur la ville. Un kilomètre après le dernier panneau de la commune, elle aperçut le relais téléphonique et son centre de télécommunications en contrebas. Six ans plus tôt, Dorigny s'était équipée d'une nouvelle fibre. Plus personne ne possédait d'ancienne ligne téléphonique, tout passant désormais par un réseau ultra-performant. Un

camion-citerne venait de s'y encastrer et les flammes montaient à plusieurs dizaines de mètres. L'installation était hors d'état, ce qui expliquait pourquoi Paula n'avait pas pu joindre le capitaine.

– Arrête toutes les voitures et demande des extincteurs ! hurla Desnoyers dès qu'elle ouvrit sa portière.

Stupéfiée par la scène, Paula ne parvenait pas à détacher ses yeux du sinistre. La clôture en grillage rigide, sous l'effet de la chaleur, fondait comme une vulgaire bougie et l'odeur âcre du plastique se mêlait à celle de l'essence en train de brûler. L'avant du véhicule était à peine visible et des flammes s'échappaient des vitres qui avaient explosé sous la violence du choc. En voyant le capitaine se précipiter vers le brasier avec l'extincteur qu'il venait de sortir de son coffre, la jeune femme sortit de son hébétude.

– Michel ! On ne sait pas quel produit a explosé !

Desnoyers hésita avant de se raviser. Paula avait raison, il ignorait ce qui était en train de brûler et il risquait d'aggraver la situation. À regret, il recula et la rejoignit.

– Comment a-t-il pu quitter la route ? Elle est droite ! marmonna-t-il.

Des traces de pneus indiquaient que le camion avait quitté le bitume pour foncer à travers champs. Cinquante mètres plus loin, il avait stoppé sa course dans le centre de télécommunications où il s'était embrasé. À moins que l'enquête ne révèle autre chose, il était difficile d'imaginer que l'acte n'était pas délibéré.

– Qu'est-ce qui est en train d'arriver, Michel ?

– Je n'en sais rien, mais il va falloir trouver une explication !

Mairie de Dorigny, 15 h 15

Quatre élus avaient répondu présent à l'appel du maire pour constituer une cellule de crise. Selon la procédure, Paula et Desnoyers se trouvaient dans le bureau du premier étage. D'après les premières informations recueillies, le conducteur du camion-citerne ne faisait que passer pour aller livrer du gaz liquide cinquante kilomètres plus loin. Quant au terminal de communication, il était entièrement détruit, ramenant les réseaux Internet et téléphonique soixante-dix ans en arrière, au temps où il fallait se rendre à la poste pour passer un appel. Certains allaient ressortir leurs vieilles radios, mais compte tenu de l'encaissement de la ville dans la montagne, il était peu probable qu'ils captent quelque chose de net.

– On aurait dû garder nos lignes fixes ! pesta Billard. Maintenant, on est coupés du monde.

– On ne pouvait pas savoir, tempéra Frenet, beau-frère de l'ancienne maire. Dis-toi aussi qu'on n'en serait pas à ce stade de développement si on ne s'était pas modernisés. Jusqu'ici, tout le monde en a bien profité.

– Je n'ai pas dit que c'était une mauvaise décision, juste qu'on aurait dû garder nos lignes fixes !

– C'est trop tard, maintenant. Et il y a plus urgent à résoudre comme problème.

Les deux hommes se querellaient tous les lundis soir en conseil municipal sans jamais aboutir à un compromis. Cette fois, Frenet avait raison, il y avait plus urgent.

– Ça s’excite dehors, avertit Manon, la plus jeune des élues de la ville.

Tous s’approchèrent de la fenêtre et virent la centaine de personnes massées autour de L’Herbier, une femme taillée comme un bûcheron, le cheveu court et la rage à fleur de peau.

– Tu crois que ta belle-sœur est en train de calmer la foule ? demanda Billard à Frenet.

– Au moins, elle lui parle. C’est ce qu’on attend d’un chef, non ?

Billard encaissa le reproche. Tout le monde savait qu’il devait son élection au vote-sanction contre L’Herbier. Il avait la réputation d’être un homme mou, certains le trouvaient même lâche.

– Je ferai un communiqué ce soir, bredouilla-t-il. Quand on aura tous les éléments.

– Je ne suis pas sûr que tu puisses attendre ce soir, grimaça Desnoyers sans chercher à le discréditer. On en est à cinq morts en moins d’une semaine, il faut éviter que la panique s’empare de la ville.

– Parce que ce n’est pas déjà le cas ? demanda Frenet.

C’était effectivement la question essentielle : combien de temps la population allait-elle tenir avant de céder à la panique ? D’autant qu’une nouvelle menace risquait de mettre de l’huile sur le feu : depuis le chemin des Pâtures, Eugène et ses adeptes du *Cercle du Soleil* descendaient de la montagne, vêtus de leurs chasubles à capuche dorée. Si la plupart des habitants les toléraient, d’autres s’en méfiaient. Certains avaient même tout fait pour qu’ils quittent la région, L’Herbier en tête. Pour l’instant, ils étaient toujours là et faisaient en sorte de rester discrets.

– J’y vais ! pesta Paula.

– Je viens avec toi, dit Desnoyers.

Depuis la fenêtre de son bureau, Billard regardait la foule, indécis. Il croisa des regards d’incompréhension, quelques-uns remplis d’inquiétude, d’autres de haine.

Les deux gendarmes eurent à peine le temps d’arriver que les premières huées fusaient déjà.

– Retournez chez vous, vous n’avez rien à faire ici !

– Vous avez le mauvais œil !

– Dégagez ou c’est nous qui vous ferons partir !

Eugène continuait d’avancer, suivi de sa troupe. S’ils étaient rarement bien accueillis, personne ne les avait jamais menacés aussi directement. Paula et Desnoyers s’interposèrent avant que la situation ne dégénère.

– Tout le monde se calme ! ordonna le capitaine. Chacun est libre d’aller où il veut tant qu’il ne trouble pas l’ordre public !

– Cinq morts, ça ne suffit pas pour qu’il soit troublé, l’ordre public ? lança une voix dans la foule.

– Pour l’instant, il ne s’agit que de suicides et d’accidents. Des enquêtes sont en cours. S’il y a autre chose, personne n’est en mesure de désigner un

coupable !

– On les a devant nous, les coupables ! Avec leurs rites sataniques et leur totem, ils ont apporté le malheur !

Sans même regarder qui venait de parler, Paula avait reconnu la voix aigre de sa tante, une femme qu'elle n'avait jamais appréciée. Françoise Consigny avait son petit cercle d'amies, foyer des principales rumeurs qui circulaient en ville. Desnoyers s'apprêtait à répliquer lorsqu'une pierre vola au-dessus de la foule. Une adepte de la secte, touchée à la tempe, poussa à peine un cri, avant de s'effondrer. Eugène se précipita et s'agenouilla auprès d'elle.

– Qui a fait ça, bande de lâches ? vociféra le capitaine en fendant la foule.

Tous s'écartèrent, sans que personne se désigne. La plupart des regards étaient fuyants, mais dans certains yeux brillait l'excitation que génèrent les mouvements de foule. Si l'ordre n'était pas ramené rapidement, des débordements étaient à craindre.

– Madame L'Herbier, tonna le capitaine en se plantant devant l'ancienne maire, je vous arrête pour trouble à l'ordre public !

– Vous plaisantez, j'espère !

– J'ai l'air de plaisanter ? C'est autour de vous que les gens se sont réunis, je vous tiens pour responsable !

Le sourire sur le visage de l'ancienne élue s'effaça. Elle connaissait suffisamment bien le capitaine pour savoir qu'il ne reviendrait pas sur sa décision.

– Ce n'est pas elle ! dit alors une voix mal assurée.

Tous se retournèrent vers Meunier, un pauvre type que les magasins de la ville employaient à tour de rôle pour qu'il puisse payer son loyer. Il était chétif, célibataire et, d'ordinaire, ne faisait pas parler de lui.

– Tu vas me suivre aussi ! grogna le capitaine.

– Et une fois que vous nous aurez arrêtés, répliqua L'Herbier, vous croyez que vos suicides et vos accidents vont cesser ? Qui est le prochain, d'après vous ?

– Elle a raison, il faut trouver les coupables !

– Ce n'est pas elle qu'il faut arrêter, c'est eux !

Une fois encore, Eugène et les siens étaient désignés. La femme qui avait été touchée à la tête s'était redressée, soutenue par deux hommes, mais ne semblait pas encore en mesure de se tenir debout. Eugène se tourna alors vers l'ensemble des personnes présentes pour tenter d'apaiser la situation.

– Écoutez-moi ! dit-il.

– On ne veut pas vous entendre, on veut que vous partiez ! lui répondit aussitôt une voix anonyme.

– Oui, dégagez ! On ne veut pas de vous ici !

– On n'a jamais voulu de vous ! Partez avant qu'il y ait d'autres morts !

La situation dérapait, sous l'œil ravi de l'ancienne maire et de quelques autres. Desnoyers s'apprêtait à intervenir lorsque le gourou leva son bâton en exhortant au silence d'une voix grave que peu lui connaissaient. Mais alors qu'il voulait calmer les esprits, la montagne se mit à gronder. Tous les yeux cherchèrent d'où provenait ce nouveau vacarme, jusqu'à ce qu'une main

désigne un éboulement en train de dévaler la pente. Il était trop haut pour présenter un danger, mais il arrivait au mauvais moment.

– C’est lui qui l’a déclenché avec son bâton ! cria une femme au bord de l’hystérie.

Maurice, le vieux prédicateur, qui n’était pas encore intervenu, profita de l’instant pour donner le coup de grâce :

– Il est envoyé par le Malin pour répandre la mort !

Tout le monde devenait fou. Des peurs ancestrales étaient en train de refaire surface. Eugène n’osait plus rien dire, de peur d’envenimer les choses, si elles pouvaient l’être encore.

– Vous délirez et vous allez tous rentrer chez vous immédiatement ! tonitrua alors Desnoyers, rouge de colère. Des éboulements, en cette saison, il y en a toutes les semaines et personne n’a jamais parlé du Diable ! Maintenant, le premier qui l’ouvre se retrouve en cellule ! Est-ce que c’est clair pour tout le monde ?

Cette fois, personne n’osa rien dire. Le mal était de toute façon fait et chacun allait pouvoir répandre de nouvelles rumeurs, fragilisant un peu plus l’unité de la ville. Tandis que la foule se dispersait, le capitaine poussa Meunier et l’ancienne maire vers le poste de gendarmerie, laissant à Paula la charge de s’occuper du gourou et de la femme blessée.

– Vous souhaitez porter plainte, madame ? demanda-t-elle.

– Non, ça ira.

– Nous allons rentrer chez nous, dit Eugène. Nous la soignerons là-bas.

Paula n’avait jamais vu le gourou d’aussi près et dut admettre que ce qu’on disait de lui était vrai : il était charismatique et semblait capable de lire dans les intentions. En tout cas, il en donnait l’impression.

– Je peux savoir pourquoi vous êtes descendus ?

– Nous n’étions pas loin et avons entendu l’explosion. Nous voulions savoir ce qui s’était passé et aider au cas où.

Paula raconta le camion encastré dans le centre de télécommunications et les problèmes qui s’ensuivraient. Pour autant, ils ne concernaient pas la secte qui vivait sans portable ni connexion internet.

– Il y a une autre raison à notre venue, informa le gourou, tandis que les siens remontaient dans la montagne.

– Je vous écoute.

– Le corps d’un randonneur gît au pied de la combe des Arcs. L’hélicoptère le repérera facilement, il a une veste jaune fluo accrochée à son sac à dos.

Paula accueillit la nouvelle avec consternation. Cela faisait désormais six morts. Peut-être y en avait-il d’autres, que personne n’avait encore découverts.

Poste de gendarmerie, 21 h 45

En fin d’après-midi, aucune plainte n’ayant été déposée, Desnoyers s’était résigné à relâcher Meunier et l’ancienne maire. Il était ensuite descendu à Val d’Arraz rapporter les événements de la journée au colonel Lioret, aux commandes de la caserne de gendarmerie. Deux véhicules de pompiers

s'étaient alors rendus sur les lieux du sinistre ; le cadavre du conducteur du camion-citerne avait été désincarcéré, puis un hélicoptère avait décollé pour aller chercher le corps du randonneur dont avait parlé Eugène. Quant au centre de télécommunications, d'après les photos prises sur place, les experts avaient estimé qu'il ne fallait pas espérer un retour à la normale avant une dizaine de jours. En attendant, on avait fourni au capitaine deux téléphones satellitaires et deux radios HF, sans garantie qu'ils fonctionnent, compte tenu de la situation géographique de Dorigny. Une fois rentré, Desnoyers avait constaté que la communication, quand elle était établie, était effectivement de mauvaise qualité. En ville, les habitants avaient cherché le meilleur endroit pour capter un réseau : un défi, même pour ceux qui avaient déboursé mille euros pour se procurer le dernier cri des téléphones portables.

La journée avait été éprouvante pour les deux gendarmes et sortir faire un dernier tour pour décompresser leur parut être une bonne idée. Pourtant, au lieu d'imposer une majesté reposante, les crêtes qui entouraient Dorigny semblaient découper la nuit au scalpel. Les rues étaient désertes et il ne fallait pas être devin pour savoir que, dans les salons ou sur les oreillers, on se repassait en boucle les drames de la journée. Après avoir marché au hasard des rues vides, l'un et l'autre se rendirent à l'évidence : ils n'allaient pas se détendre aussi facilement.

- Tu devrais rentrer chez toi, Michel.
- J'ai prévenu Cécile qu'elle ne m'attende pas.
- Ça m'étonnerait qu'elle ait envie de s'endormir seule.

Paula connaissait bien le capitaine et sa femme. Depuis que leurs deux enfants étaient partis faire des études à l'étranger, leurs liens s'étaient resserrés. Le couple était devenu fusionnel sur le tard, un exemple pour tous ceux qui hésitaient à s'engager pour la vie.

– S'il se passe quelque chose, je ne fais rien sans te prévenir, promit la lieutenant.

- Tu ne vas pas te coucher ?
- Je vais traîner un peu.
- C'est beau, la jeunesse ! Au fait, quelqu'un est au courant pour le randonneur ?
- Non, mais beaucoup ont vu passer l'hélicoptère. Heureusement, on veille sur des gens calmes et réfléchis, pas le genre à s'exciter pour si peu.

Desnoyers acquiesça, mais eut du mal à sourire. La situation était préoccupante et, au rythme où allaient les choses, la journée du lendemain serait déterminante. Si l'on découvrait un nouveau décès, le climat allait encore se détériorer, d'autant que l'envoi de renforts, un temps évoqué par le colonel Lioret, avait finalement été rejeté. D'abord parce que la caserne tournait déjà en sous-effectif, ensuite parce que personne ne pouvait empêcher quelqu'un de se suicider.

- Tu ne fais rien sans me prévenir ! Promis ?
- Promis, papy !

Cette fois, Paula arracha un sourire à son mentor. Depuis huit ans qu'elle était dans la gendarmerie, il faisait toujours en sorte de se poster en première

ligne dès qu'il se passait quelque chose de sérieux. Il avait du mal à accepter qu'elle ait maintenant assez d'expérience pour gérer la ville seule, plus encore à couper le cordon qui les unissait.

Une fois qu'il eut tourné le coin de la rue, la jeune femme ralentit avant de bifurquer vers le centre-ville. Une pensée parasite l'obnubilait depuis quelques minutes. Elle passa devant le chantier du complexe hôtelier qui promettait d'accueillir ses premiers clients en décembre, puis redescendit vers le poste de gendarmerie. En introduisant sa clef dans la serrure, elle jeta un coup d'œil autour d'elle pour vérifier que personne ne l'épiait. Ça n'avait pas de sens, c'était son lieu de travail, mais les événements de la journée l'avaient poussée à prendre cette précaution. Une fois à l'intérieur, elle se dirigea dans le noir vers la pièce du fond où se trouvait l'armurerie. Seulement à cet instant, elle alluma. Elle ouvrit le tiroir où étaient cachées les clefs et déverrouilla l'armoire métallique. L'arsenal était démesuré pour une petite ville comme Dorigny, mais ça n'était pas elle qui en décidait. Le fusil à pompe Remington, les deux fusils d'assaut AK-47, les deux pistolets Glock et la caisse de grenades n'avaient jamais servi et il valait mieux que cela reste ainsi. Paula n'avait aucune fascination pour les armes, mais le fusil à pompe l'attira. Elle s'apprêtait à s'en saisir quand elle crut entendre la porte d'entrée s'ouvrir. Elle éteignit aussitôt et dégaina le pistolet accroché à sa ceinture. Elle avait peut-être rêvé, mais elle ne voulait prendre aucun risque ; trop de choses bizarres étaient survenues ces derniers jours. En silence, elle se rapprocha de la porte. S'il s'agissait d'un mauvais tour que lui jouait son imagination, sa bouche n'en était pas moins sèche et elle prit conscience qu'elle ne respirait plus. Lorsqu'elle ouvrit la porte, la lumière jaillit dans la pièce principale. Desnoyers se trouvait face à elle, arme au poing, prêt à faire feu.

– Putain, Paula, j'ai failli te flinguer !

La jeune femme crut que son cœur s'était arrêté. Elle tenta de contrôler le tremblement de ses mains et sentit un frisson glacial lui parcourir l'échine. Elle aussi avait failli tirer. Il s'en était fallu d'un millième de seconde avant qu'elle ne reconnaisse le capitaine.

– Je suis passée vérifier le stock d'armes, dit-elle comme si elle ressentait le besoin de s'excuser.

Desnoyers hocha plusieurs fois la tête, comme un tic généré par le stress.

– Je crois qu'on a eu la même idée.

– On aurait eu l'air fin si on s'était tiré dessus.

– Au moins on n'aurait pas eu à gérer tout ce bazar !

Encore en proie à la subite montée d'adrénaline, chacun s'empressa de remettre la sécurité en place et de ranger son arme dans son holster.

– Tu trouves toujours qu'il ne se passe rien à Dorigny ?

Le capitaine faisait allusion à la demande de mutation que Paula avait déposée deux mois plus tôt. Elle souhaitait travailler dans une grande ville, investir son temps et son énergie dans des affaires d'une autre envergure. Desnoyers, lui, était proche de la retraite. Il aimait le calme de la montagne et comptait bien y finir ses jours.

– Tu penses que ça va continuer ? demanda Paula.

– Vu comme c’est parti...

Ce qui signifiait d’autres suicides, d’autres accidents et d’autres morts. Paula n’avait pas d’argument à opposer et il allait falloir se tenir sur ses gardes. Une question laissée en suspens refit alors surface.

– Tu crois qu’il peut y avoir une explication non rationnelle à tous ces décès ?

– À quoi tu penses ?

– Je ne sais pas. À quelque chose qu’on n’arrive pas à imaginer parce que ça nous dépasse.

– Une manifestation paranormale, tu veux dire ? Une attaque extraterrestre ?

Paula n’avait pas le cœur à plaisanter, mais se força à sourire.

– Pourquoi pas ? Il paraît que les gouvernements nous mentent.

Ensemble, ils refermèrent l’armurerie et ressortirent dans la nuit tiède. Ils avaient eu leur dose d’émotions pour la journée et, cette fois, ne traînèrent pas pour rentrer se coucher. Desnoyers descendit la Grande-Rue pour rejoindre la place de la mairie où était garée sa voiture, tandis que Paula la remonta ; une fois hors de vue, elle prit sur la gauche alors que son appartement se trouvait de l’autre côté. Un lit plus accueillant que le sien l’attendait. La relation qu’elle entretenait depuis un an avec un homme marié était une source de problèmes si elle venait à être découverte, mais elle était amoureuse et ne pouvait envisager d’y mettre un terme.

Samedi 8 juin, 8 heures du matin

Dès qu’elle sortit acheter du pain, Yelena, la cadette des sœurs Letourneur, sentit que l’atmosphère, en ville, s’était dégradée. Le calme y était inhabituel pour un début de week-end aussi ensoleillé. D’ordinaire, nombreux étaient ceux qui se préparaient à randonner, à pied ou à vélo. On s’échangeait les programmes de la journée, des anecdotes, on plaisantait ou on s’invitait pour le dîner. Ce matin, personne n’avait prévu de sortir. On filait sur les trottoirs en jetant des coups d’œil furtifs, on rentrait chez soi sans traîner, la bonne humeur des Dorinois avait fait place à l’inquiétude et à la méfiance.

La boulangerie la plus près se trouvait à un kilomètre en contrebas de la maison. Si, au début, elle n’y prêta pas attention, l’adolescente sentit que les regards s’attardaient sur elle. Elle surprit des silhouettes derrière des rideaux et deux personnes changèrent de trottoir pour éviter de la croiser. Les questions affluaient dans sa tête au moment d’entrer dans la boutique où trois clients se trouvaient déjà. Parmi eux, Magali, coiffeuse à la retraite. La phrase qu’elle lâcha entre ses dents, sans même un bonjour en préambule, fit à Yelena l’effet d’une gifle.

– Il ne faut pas que vous restiez ici, avec ton père ! C’est pas un endroit pour les fous, il y a eu assez de malheurs comme ça. !

La vendeuse et les deux clients semblaient navrés, mais d’accord avec elle. Un instant, la jeune fille pensa qu’on lui faisait une farce, que c’était une façon de signifier qu’il ne fallait pas croire aux rumeurs. Mais non, ils étaient sérieux,

en avaient parlé entre eux et la sentence venait de tomber. Yelena prit quelques secondes pour contrôler la colère qui montait en elle. L'ancienne coiffeuse s'était trompée de cible. Avec Oxana, elle aurait remporté une victoire facile, mais la plus jeune des Letourneur était aussi la plus enragée.

– Je vais lui en parler, répondit-elle en la fixant dans les yeux.

– À la bonne heure !

– Pas pour qu'on quitte la ville, mais pour lui demander s'il peut vous recevoir. Je ne vous promets rien, il soigne les maladies mentales, pas la bêtise.

Le visage de la retraitée vira au pourpre tandis que Yelena enchaînait déjà :

– C'est moins dangereux et, au moins, il obtient des résultats. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi aucun chercheur ne s'était attaqué à la bêtise ?

Les trois adultes se regardèrent interloqués. L'adolescente déposa son billet de cinq euros en échange de son pain de campagne habituel, puis sortit dans un silence de cathédrale. Une fois dehors, elle s'autorisa un sourire, fière d'avoir mouché la mégère. La satisfaction fut toutefois de courte durée. Un peu plus bas, un homme au visage ensanglanté traversait la rue en direction du poste de gendarmerie. Une fois devant la porte, il tambourina plusieurs fois sous le regard de passants curieux.

– C'est le patron du labo ! s'écria l'un d'eux. Il va s'évanouir.

Un couple, plus courageux que les autres, se précipita pour lui venir en aide. Yelena se mit alors à courir en direction de la maison, convaincue d'y trouver la personne à prévenir.

En buvant son café sur la terrasse, face au soleil, Élias Letourneur savait que le week-end n'allait pas se décliner sur un rythme de vacances ; au moins espérait-il que les drames des derniers jours n'étaient pas les prémices d'une catastrophe que personne n'avait anticipée. Lorsqu'il aperçut Yelena débouler, il sut que l'espoir était vain.

– La gendarmerie est attendue à son poste, un homme en sang frappe à la porte ! dit-elle en grimpant les marches qui menaient à la terrasse.

Son père la considéra un instant avec étonnement, jusqu'à ce qu'elle lève les yeux au ciel, agacée d'être prise pour une enfant.

– C'est bon, papa, ça fait longtemps que je suis au courant ! J'espère qu'elle n'a pas prévu de faire la grasse matinée, parce que le type était sur le point de tomber dans les pommes ! Si j'ai bien compris, c'est le patron du labo.

Élias avala toutes les informations en même temps, mais l'une d'elles coïncait. À aucun moment, il n'avait soupçonné sa fille cadette d'être au courant de la liaison qu'il entretenait avec Paula.

– Depuis quand tu sais ?

– Papa, ce n'est pas le plus important ! Elle est là ou pas ? Parce que ça urge !

– Elle est partie il y a une demi-heure. Elle devait repasser chez elle avant d'aller travailler.

– Elle n'a pas intérêt à traîner ! Ah, je me suis aussi pris la tête avec une vieille à la boulangerie. Elle a dit qu'il fallait qu'on s'en aille parce que c'est à cause des fous que tu soignes qu'il y a tous ces morts.

- Les gens deviennent dingues, ne les écoute pas.
- T’inquiète, je l’ai remise à sa place !

Yelena se servit du café dans la tasse que son père venait de finir. Accoudée au garde-corps, elle fit un panoramique de la ville, avant de grimacer comme à chaque fois qu’elle était contrariée. Élias fit un effort pour l’observer avec un œil neutre et dut admettre qu’à seize ans elle était beaucoup plus mature qu’il ne l’imaginait. Tout psychiatre qu’il était, il restait avant tout son père, pas plus pressé qu’un autre de voir ses enfants grandir.

– Pour Paula, précisa-t-elle, il n’y a que moi qui suis au courant. Oxana est aveugle ou n’a pas envie de voir.

Poste de gendarmerie, 8 h 20

En descendant la Grande-Rue, Paula aperçut l’attroupement d’une quinzaine de personnes et les traces de sang sur la porte du poste de gendarmerie. Elle se mit à courir, tout en sortant son téléphone satellitaire pour tenter de joindre le capitaine Desnoyers.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda-t-elle en arrivant devant la troupe qui s’échauffait.

– C’est le patron du labo, expliqua la vendeuse d’un magasin de sport. Il dit qu’il s’est fait agresser et qu’on a caillassé ses vitrines.

– Où est-il ?

– Chez Luthier. Il avait du sang partout et tenait à moitié debout. Le fromager et sa femme l’ont emmené dans leur camionnette.

Luthier, l’unique médecin de Dorigny, avait son cabinet à quelques centaines de mètres. Paula s’apprêtait à s’y rendre quand le groupe l’interpela.

– Comment on fait, maintenant qu’on ne peut plus vous appeler ?

– Oui, s’il y a une urgence ?

– Il faut que quelqu’un dorme au poste, vous ou le capitaine Desnoyers ! Il va y avoir d’autres malheurs, sans ça !

Les réclamations s’enchaînaient et Paula n’avait aucune solution à apporter dans l’immédiat. Il était tôt et la journée commençait de la pire des façons.

– On va régler les problèmes un à un, dit-elle pour les apaiser. Le capitaine va arriver, moi, je vais aller voir la victime. En attendant, je compte sur vous pour rester calmes. C’est comme ça qu’on gérera au mieux la situation.

Sur le moment, le discours parut convaincant, mais à peine eut-elle fait dix pas que la grogne reprit le dessus. Paula avait conscience que c’était comme laisser une casserole de lait sur le feu. Elle n’avait pas le choix et devait savoir au plus vite ce qui s’était passé au labo pharmaceutique.

En chemin, elle tenta plusieurs fois d’appeler Desnoyers. Pas plus que la veille, les téléphones satellitaires ne fonctionnaient.

Cabinet du docteur Luthier, 8 h 25

Mertens souffrait de plusieurs contusions au visage et aux bras. L’arcade

au-dessus de l'œil droit était ouverte et une coupure au niveau du cou expliquaient le sang qu'il avait perdu. Dans son regard, une colère froide attendait d'exploser.

– Vous voilà, vous ! feula-t-il en apercevant Paula entrer dans le cabinet. Vous étiez où quand on m'a agressé ? Ils auraient pu me tuer ! Ces gens sont complètement dingues !

– Désolée, je suis venue dès que j'ai pu. Je dois prendre votre déposition pour agir en conséquence.

Le patron du labo pharmaceutique savait qu'elle n'y était pour rien et prit sur lui de se calmer. Il expliqua qu'ils étaient trois agresseurs, des hommes qu'il avait déjà vus en ville, mais dont il ignorait le nom. Cela ne faisait que quelques mois qu'il habitait Dorigny et le labo lui prenait tout son temps. S'il ne sortait pas beaucoup, il savait toutefois où trouver le meneur : la trentaine, un tatouage rouge et or sur le cou, l'homme travaillait comme mécano dans l'unique garage de la ville. Le signalement était précis et Paula l'appréhenderait rapidement ; avec un peu de chance, il balancerait tout aussi vite le nom de ses complices.

– Savez-vous pourquoi ils vous ont agressé ?

– Ils ont dit que j'étais responsable des suicides. Ils voulaient mettre le feu et l'auraient fait si je ne m'étais pas interposé. C'est toute ma vie, ce labo ! Ils sont fous, je vous dis !

Comme Paula l'avait pressenti, la situation devenait incontrôlable. Les rumeurs surgissaient de toutes parts et se répandaient comme des virus, trop vite et trop nombreuses pour ne pas créer le chaos. Pendant la nuit passée dans les bras d'Élias Letourneur, la jeune lieutenant avait fait un cauchemar : Dorigny était la proie des flammes, des habitants se barricadaient chez eux, d'autres s'entretuaient. Elle s'était réveillée au moment où des gens qu'elle connaissait, doux et pacifiques, sortaient du poste de gendarmerie après avoir pillé l'armurerie. Elle avait mis du temps à se calmer, plus encore à se rendormir. Ce matin, dans le cabinet du médecin, l'idée que son cauchemar était prémonitoire ne lui parut plus tout à fait insensée.

Avant de partir, elle promit à Mertens d'arrêter le mécano et ses complices, gardant pour elle qu'il allait être compliqué de les placer en garde à vue et de procéder aux interrogatoires sans sortir de la légalité. N'importe quel avocat aurait tôt fait de rejeter l'accusation et Mertens pourrait toujours crier à l'injustice. Une semaine plus tôt, elle aurait appelé la caserne de Val d'Arraz qui aurait envoyé autant de collègues que nécessaire. Dans la situation de crise que vivait Dorigny, les choses n'étaient pas aussi simples et une nouvelle crainte s'ajoutait aux autres : la ville pouvait à tout moment basculer dans l'anarchie.

Poste de gendarmerie, 8 h 40

Non seulement l'attroupement ne s'était pas dispersé, mais il avait grossi, au point qu'aucune voiture ne pouvait plus passer. Dès qu'on aperçut la lieutenant, la clameur redoubla.

– Il est où, Desnoyers ? Il faut des renforts ! Vous serez responsables s’il y a d’autres morts !

– Tout ça, c’est à cause des fous de Letourneur !

– Et de la secte ! Ils doivent partir ! Vous avez vu, hier ? Quand ils sont venus, il y a eu un éboulement !

– Si vous ne faites rien, on se défendra nous-mêmes !

La dernière proclamation n’avait rien d’une plainte, mais d’une menace. Si elle ne réagissait pas tout de suite, Paula ouvrait la porte à la vindicte populaire qu’en d’autres temps on avait appelée épuration.

– Qui a dit ça ? tonna-t-elle.

Personne n’osa se dénoncer. On se sentait forts à l’abri du groupe, mais dès qu’il fallait en sortir pour assumer, le courage manquait.

– Écoutez-moi bien ! reprit-elle. Nous sommes tous confrontés au même problème et la seule façon de l’affronter, c’est de rester unis ! Pour l’instant, rien ne prouve qu’on ait affaire à autre chose qu’à des suicides. S’ils se produisent en même temps, ils ne désignent aucun coupable, ni les patients du docteur Letourneur, ni le *Cercle du Soleil*, ni quiconque vous dérange dans cette ville. Je vous garantis que je n’aurai aucune indulgence pour ceux qui tenteront de se faire justice eux-mêmes. Vous voulez l’ordre et la loi, je suis l’ordre et la loi. Si vous la violez, je vous arrête ! Maintenant, rentrez chez vous et occupez-vous de vos affaires !

Jamais Paula ne s’était imposée de cette façon. C’était une surprise pour elle-même, encore plus pour ceux qui la connaissaient depuis qu’elle avait fait ses premiers pas à Dorigny. L’avertissement dut avoir quelque chose de rassurant pour la foule qui se dispersa. Lorsqu’il ne resta plus personne dans la rue, Paula entra dans le poste de gendarmerie, alla vérifier que l’armurerie était bien fermée à clé, puis ressortit. À moins de cinq cents mètres vivait un homme avec qui elle était allée à l’école primaire. Aujourd’hui, il portait un tatouage rouge et or dans le cou et travaillait comme mécano dans un garage.

À 11 heures, le capitaine Desnoyers n’était toujours pas arrivé. Paula avait tenté plusieurs fois de le joindre par radio HF et avait même envoyé Théo, un ado qui travaillait dans la brasserie de ses parents, vérifier que tout allait bien chez lui. Théo était revenu une demi-heure plus tard sans avoir vu le capitaine, mais un voisin avait rapporté l’avoir croisé un peu avant 9 heures dans sa voiture. Il n’avait pas su dire où il était allé, mais l’essentiel était qu’il allait bien.

Dans l’une des deux cellules, Alexandre Lebanon chantait de vieilles chansons d’Elvis Presley. La situation semblait l’amuser, confirmant ce qu’il avait dit à Paula quand elle était venue l’arrêter : il n’éprouvait aucun remords d’avoir cassé la figure de Mertens et brisé les vitres de son labo. Un détail avait cependant troublé la lieutenant : d’après lui, le labo avait récemment travaillé sur un antidépresseur dont, selon une employée peu portée sur le secret professionnel, la mise sur le marché avait été refusée. Le lien avec les suicides était ténu, mais il avait suffi à motiver l’agression de la matinée.

– Tu sais que j’étais amoureux de toi en C.M.1. ?

- Tu aurais dû tenter ta chance à ce moment-là, tu étais moins crétin !
Un grand rire jaillit de la cellule.
- Tu sais aussi bien que moi que tu ne vas pas pouvoir me garder toute la journée. Pourquoi tu fais ça si ce n'est pas pour m'avoir près de toi ?
- Pourquoi tu ne te remets pas à chanter, c'est la seule chose bien que tu saches faire ?
- Il y en a deux ou trois autres pour lesquelles je me défends pas mal, mais pour ça, il faudrait que tu m'ouvres.
- Je t'ouvrirai quand tu me diras le nom des deux débiles avec qui tu étais ce matin.

À court d'arguments, Alexandre Lebanon préféra replonger dans le répertoire d'Elvis. Paula l'avait sous-estimé. Elle avait tenté de négocier sa libération contre l'identité de ses complices, mais il ne s'était pas mis à table. Dès que le capitaine rentrerait, elle le ferait conduire à Val d'Arraz, là où des collègues le mettraient en garde à vue. En attendant, elle composait avec les moyens du bord.

À midi, il faisait déjà 26 degrés et aucun nouvel incident n'était à déplorer. L'espoir que la tempête qui avait secoué Dorigny était passée gagnait du terrain dans tous les esprits ; si les choses continuaient ainsi, la petite ville allait retrouver sa sérénité.

Dix minutes plus tard, la jeep du capitaine Desnoyers se gara enfin devant le poste de gendarmerie. Cela aurait dû être une bonne nouvelle, mais Paula sentit que quelque chose clochait.

- Ça va, Michel ? demanda-t-elle quand il entra.
- Ça va.

S'il était son supérieur et n'avait pas à justifier ses trois heures de retard, il n'avait pas l'habitude de se taire ainsi. Paula relata les événements qui l'avaient conduite à coffrer Alexandre Lebanon, une façon de l'inciter à raconter en retour sa matinée. Il répondit simplement qu'elle avait bien fait, avant d'aller s'asseoir à son bureau sans jeter un regard au prisonnier.

– Les gens sont inquiets, dit-elle encore. Comme ils ne peuvent plus téléphoner, ils réclament des effectifs supplémentaires qui resteraient sur place. C'est pas idiot, le temps qu'on trouve une solution.

- C'est vrai, c'est pas idiot.

C'était laconique et inquiétant de la part d'un homme plutôt bavard d'ordinaire. Ou bien était-ce l'âge ? Desnoyers approchait de la soixantaine et montrait parfois des signes de lassitude. Les tragédies des derniers jours l'avaient peut-être affecté plus qu'il ne l'avait montré. Paula n'insista pas, mais se promit de veiller sur lui jusqu'à ce qu'il retrouve sa bonne humeur.

À midi et demi, Alexandre Lebanon avait passé en revue tout le répertoire qu'il connaissait et la faim commençait à le tenailler. C'est à cet instant que le camion d'Hubert, qui faisait la tournée des vaches pour récolter le lait dans les fermes voisines, s'arrêta au milieu de la rue, moteur en marche. Paula reconnut l'air grave accroché sur son visage. Desnoyers l'avait vu aussi, mais ne bougea pas de sa chaise. De toute façon, c'était à Paula qu'Hubert voulait parler.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-elle une fois dehors.

L’homme robuste se passa plusieurs fois la main sur la bouche et avait les yeux embués de larmes.

– C’est Cécile. Elle a laissé un mot.

Hubert tendit une lettre où elle avait écrit qu’elle voulait passer quelques heures au pied de la cascade des Amoureux. Elle embrassait son mari, ses enfants et tous ceux qui avaient compté pour elle. Elle préférait les somnifères, moins douloureux.

En même temps qu’elle lisait, Paula comprenait de quelle Cécile il s’agissait et pourquoi le capitaine Desnoyers était absent ce matin. Lorsqu’elle se retourna vers le poste de gendarmerie, elle le vit debout derrière la porte. L’homme pleurait en silence, résigné. Dans le cerveau de Paula, l’alarme hurla. En un millième de seconde, elle rassembla les pièces du puzzle : le retard du capitaine, son silence, l’air de se foutre de tout. Quand elle le vit refermer la porte à clef, il était trop tard.

– Non, Michel ! cria-t-elle en se précipitant vers la porte vitrée.

Déjà, il reculait de quelques pas et sortait son arme de service.

– Michel ! Non, ne fais pas ça !

La détonation qui suivit coupa le souffle de la jeune femme. Le corps de son collègue et ami fut projeté sur le côté et une mare de sang commença à se répandre sur le carrelage.

L’accalmie avait été de courte durée. Le chaos était là et Dorigny avait encore des heures sombres à vivre.